

CHRISTELLE
DABOS



ICI
ET SEULEMENT
ICI

CHRISTELLE DABOS

ICI

ET SEULEMENT

ICI

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Gallimard Jeunesse, 2023

Premier trimestre

IRIS

Elle a lâché ma main. Elle a même pas attendu que la bagnole de maman ait tourné au coin de la rue. Je regarde ce qu'il reste de son profil sous le poids des cheveux. Elle est devenue tape-à-l'œil cet été. Mal maquillée, colo ratée. Elle a pas dit pourquoi elle m'a lâché la main. Pas besoin; je pige. Je pige depuis toujours. J'ai pigé pour la maladie de papa. J'ai pigé pour le remariage de maman. J'ai pigé pour chaque grossesse qui a suivi. On m'explique jamais rien, mais je capte le sens des événements comme une girouette le sens du vent. Bref, je pige la fin des mains. C'est une loi du nouveau monde – bien plus vieux que moi – qui va me gober de l'autre côté du portail.

T'auras pas de frangine, Ici.

D'accord. Je la laisse prendre de l'avance sur le trottoir, ralentis dans la bousculade de rentrée, franchis le portail à mon tour. Les bâtiments me font lever les yeux. Le soleil rend les façades jaunes encore plus jaunes et les volets verts

encore plus verts. Un cadran d'horloge énormissime, et il donne même pas la bonne heure: 14 h 28. Je serre les fesses. Par-dessous la peinture, le plâtre et le ciment, à l'intérieur des murs, au fond de l'invisible, je perçois quelque chose que j'arrive pas encore à nommer, quelque chose de foutrement féroce qui habite le collège tout entier et qui me rentre dans les os. Qui fera bientôt partie de moi.

La cour de récréation paraît pas récréative du tout. Ça pue les égouts et le goudron. J'espère que moi, en tout cas, je sens pas. Ces derniers temps, il s'est mis à me pousser sous les aisselles une végétation dont je me débarrasse dès que je peux avec le rasoir du beau-père. Je cherche dans la foule des visages connus; j'en trouve. D'anciens camarades de primaire qui se cramponnent à leurs bretelles de cartable. Est-ce que je tire moi aussi cette tête paniquée de parachutiste? Émile est là. On a partagé le même bureau chaque année. J'ai bouffé ses betteraves, il a bouffé mes épinards. Il m'aperçoit et me sourit, rassuré d'avoir enfin une joue sur laquelle claquer une bise. On s'est tenu la main, souvent. On se la tient en ce moment.

– Pourvu qu'on se retrouve dans la même classe, il me dit.

Je réponds pas. Je fais ce que je fais de mieux: je me tiens à la bonne place, ni trop en avant, ni trop en retrait, et je regarde. C'est parce que je regarde que je pige. Je vois ce que mes anciens camarades, Émile inclus, remarquent pas encore. Un trou se forme dans la cour, entre nous et tous les autres. L'année dernière, on était *les grands*; aujourd'hui, nous revoilà *les petits*. Je regarde. Nous sommes trop droits, trop lacés, trop boutonnés, trop évidents. Et je pige. Tout ce que j'ai appris

dans ma première cour de récréation, quelques rues à peine et déjà si lointaine, je dois vite me le gommer de la tête.

Ma frangine a retrouvé des copines sur un banc. Tape-à-l'œil jusque dans son rire. Ingrid. On a des prénoms qui se ressemblent, mais moi, moi, non, je veux pas lui ressembler.

Ça sonne. On nous rassemble sous le préau, nous, les p'tits nouveaux. Le principal et les profs blablatent. Discours de bienvenue, consignes à respecter. J'écoute rien. Le règlement intérieur, j'aurai tout le temps de le lire quelque part. Là, maintenant, je suis trop occupée à deviner les autres règles, celles qui sont pas écrites, celles qui se disent pas, celles que personne dicte et que tout le monde respecte. Des sacs à dos portés sur une seule épaule. Les baskets sans chaussettes. Des boucles d'oreille en argent. Du négligé bien peaufiné. Et partout dans la cour, dans les corps, dans les couloirs, ce quelque chose que je parviens toujours pas, pas encore, à cerner. C'est hostile et exaltant.

On fait l'appel, on nous dispatche. Éclatée, notre vieille bande de primaire.

Je me fonds dans le rang, parmi les filles et les garçons de mon âge. Je mémorise les têtes de ma nouvelle classe. Émile rejoint la sienne. Trois pas nous séparent; une faille intercontinentale. Ses doigts, tout paumés, semblent encore chercher les miens. Sa bouche tremble. Son nez lui coule sur la lèvre. Mes yeux, que je m'efforce de garder bien secs, évitent les siens, tandis que j'entends pouffer chez les grands.

Tu chialeras pas, Ici.

D'accord. Pour Émile aussi, c'est la fin des mains.

PIERRE

Eh ben, p'tit morveux, tu perds pas de temps. Verser ta larmichette comme ça, devant tout le bahut, dès ton premier jour Ici? T'iras loin, morveux, t'iras très loin, p'têt même jusqu'aux chiottes de l'enfer, là-bas, derrière les terrains de sport. C'est comme ça que ça a commencé pour moi, la larmichette.

Ça et le nombre impair.

Je me fourre bien profond les mains dans les poches, le menton dans le cou, la tête dans les épaules. Ça me rend pas particulièrement discret, mais comment dire... mon corps a pris le pli. Même cet été, dans l'ombre bouillante de ma chambre, shooté au vapo antimoustiques, ventilo et rap à plein volume, j'ai fait le roc. Je monte l'escalier à la traîne. Devant moi, vingt-six dos débordent de débardeurs déchirés. Des cambrés, des musclés, des dodus, des tatoués, des voûtés – mais pas aussi voûtés que moi. Vingt-six dos que j'ai fixés pendant toute ma première année Ici.

Et si c'était différent, cette fois?

Deuxième étage. Un de plus que l'an dernier, un de moins que l'an prochain. Ils sont tous les mêmes, les étages. Un carrelage en échiquier, des néons épileptiques, les portes qui claquent, du graffiti en veux-tu en voilà. Y a même des traces de semelles au plafond. Pas genre on a balancé des pompes en l'air, non, non, un vrai chemin de pas, gauche, droite, gauche, droite, d'un bout à l'autre du couloir. C'est Théophile, l'élève à l'envers qui a fait ça. Je l'ai jamais aperçu encore, Théophile; paraît qu'il hante tous les plafonds du collège. J'ignore s'il existe vraiment, mais ce serait pas la chose la plus bizarre que j'aurai vue Ici.

– Pressons, pressons.

Déjà excédé, le prof. Il décapuchonne et recapuchonne des marqueurs usagés qui ne laissent au tableau que des lettres fantômes. La date du jour couine. Chacun s'installe à sa place, déballe ses affaires, réaffirme son territoire; chewing-gum collé dans le casier, initiales gravées au cutter. Deux chaises par table, évidemment, et, évidemment, je me retrouve seul en fond de classe.

Le nombre impair. Le valet de pique. Le pouilleux, même si j'ai jamais eu de poux, même si je suis ni gros, ni grêle, ni gras. Juste impair.

Je m'assois. Pour le moment, ma table est parfaitement alignée avec les autres de ma rangée, au poil de fesse près. Ça avait été pareil à ma première rentrée, je me souviens, et j'ai quand même fini l'année scotché au mur. Ça venait des pieds de la table. Ils se décalaient vers l'arrière p'tit à p'tit. J'ai essayé de lutter. Je remettais ma table en place après les cours.

Au matin, à chaque fois, elle avait re-reculé; pendant la nuit, ouaip. À ce jeu-là, laisse tomber, c'est un peu comme les pas au plafond, faut accepter le phénomène et puis c'est tout.

Nouvelle année, nouvel étage, nouvelle salle, nouvelle table. Et si c'était différent, cette fois?

Sonnerie. Maths. Sonnerie. Géo. Sonnerie. Littérature. Les profs défilent, exaspérés par les marqueurs qui marquent rien. Fait de plus en plus chaud, ma frange se colle à mes sourcils. Les fenêtres laissent pas l'air entrer. Le cagnard. Je fixe les dos. Les chaises se balancent. Je surprends des échanges de papiers, de canettes, de clopes, de vidéos; la reprise du trafic, déjà. Et du racket. Je suis super vigilant. Je m'attends à ce qu'un œil intercepte soudain le mien, à ce qu'ils se rappellent mon existence, tous, et aux conséquences que ça aura.

Rien. Personne me capte. Ma table bouge pas. À la cantine, pareil, je passe inaperçu des œufs mayo au yaourt périmé. Partout autour de moi, du chahut et du chantage, ça beugle et ça bisoute. Ils sont la mer, je suis le récif.

Et si c'était vraiment différent, cette fois?

Je passe l'après-midi la tête tournée vers la fenêtre, à regarder les pigeons saloper les bancs de la cour. Je suis moite, le bic glisse entre mes doigts. J'ignore si c'est le déj ou quoi, mais ça me gargouille sévère dans les intestins. Bon. L'épreuve décisive. On a un p'tit battement entre chaque cours. Les classes se vident pour squatter les W-C et gratter quelques minutes. D'habitude, je reste en solo dans la salle, mais là, ça urge.

Je rase les murs de tout le couloir.

Me plante devant la porte des sanitaires.

Entre.

Les rires cessent. Dans la fumée des mégots, les visages virevoltent tous vers moi. Ça y est. Pour la première fois depuis le passage du portail, ce matin, ils me voient. Aucun mot entre eux, aucun mot pour moi. Ça cogne direct et ça cogne dur. On me bouscule, on me molarde, on me repousse hors de la frontière que j'ai transgressée et je sais, tandis que je recrache le PQ qu'on m'a enfoncé dans la gueule et que je descends les escaliers en courant, saisi d'une accablante lucidité, les entrailles au supplice, oui, je sais que dès cette nuit ma table entamera sa reculade, dès demain reprendront toutes les brimades.

Je traverse la cour, contourne les terrains de sport, pénètre dans les chiottes de l'enfer, puanteur abominable, plomberie indébouchable, j'y retrouve la cuvette familière, la seule où j'ai été autorisé à m'accroupir depuis mon arrivée Ici. J'évacue tout. Il fait pas bon s'attarder dans les chiottes de l'enfer, car plus on reste, plus on veut rester et déjà je ressens les effets, peut-être des murs, peut-être des odeurs, mais j crois plutôt que c'est cette même chose qui fait reculer les tables et marcher aux plafonds, un truc incrusté dans tous les interstices du collège, ça me condense de partout, plus je m'allège et plus je m'affaisse, les muscles de tout mon dos se relâchent, je suis humilié et heureux comme jamais. Je sanglote de soulagement.

Non, ce sera pas différent cette fois.

Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux et personne peut me reprendre ça.

MADELEINE

Des chevaux.

Louise en dessinait tout le temps autrefois. De profil, de trois quarts et de face, oui, même de face. Quand moi je faisais un cheval de face, l'institut pensait que c'était une bouteille. Les chevaux de Louise? Des œuvres d'art. Plus vrais que vrais. Elle jouait avec les ombres pour mettre du relief, créer des creux, faire jaillir du papier crinières, naseaux, musculatures, ossatures... Et les prunelles, puissamment noires, avec juste ce qu'il fallait de brillant entre les cils. Quelle profondeur dans le regard des chevaux de Louise! J'avais l'impression délicieuse, en me penchant sur ses croquis, de tomber tout au fond d'un puits.

Des phallus.

C'est ce que Louise dessine aujourd'hui dans la marge de sa feuille, au crayon 2B. Je déteste le 2B. C'est gras et ça fait un bruit sale. Je n'ai que du HB dans ma trousse, que des rosaces dans mon cahier. J'ai renoncé aux chevaux

de face pour les vitraux en papier. Je les trace au compas et je les remplis de couleurs, j'appuie fort sur la mine pour les contours, puis en douceur entre chaque ligne, de légères stries obliques qui ne doivent surtout, surtout pas dépasser. Si ça dépasse, ou si ma main fait accidentellement baver le crayon, je déchire la page et je me pince la cuisse.

Le 2B de Louise griffonne une obscénité sur la rosace que je viens de terminer. Elle ébauche un sourire, vite relâché. La lumière du projecteur me la rend encore plus crue. La prof nous passe des diapos de musées qu'elle a visités pendant ses voyages. Arts plastiques. Au primaire, c'était notre matière préférée. Ou, plutôt, c'était la matière où nous préférons nous comparer l'une à l'autre. Maintenant, Louise ne se compare plus à moi. Elle n'en a plus besoin. Elle s'ennuie. Elle s'ennuyait déjà l'année dernière, et celle d'avant. Elle s'ennuie Ici. Malgré moi. À cause de moi. Un été entier sans se voir, sans se téléphoner et nous peinons déjà à trouver un sujet de conversation. Elle me parle de films que je n'ai pas vus, je lui parle de livres qu'elle n'a pas lus. Ce n'était pas si compliqué entre nous à l'époque des chevaux. Si nous avons été amies, nous avons oublié comment faire, mais nous restons ensemble, en dépit des silences, parce que ça nous protège de la classe. Traîner seul, Ici, c'est comme devenir impair et ça, ça me fait peur. Ça fait peur à Louise aussi, je crois.

– J'en ai vu un cet été.

Louise baisse à peine la voix. Les diapos s'enchaînent. Clair-obscur brûlant. Je secoue la tête; je ne comprends pas.

De son 2B, elle redessine un phallus. Ses yeux luisent dans le cadre impeccable de sa coupe au carré. Cheveux de soie. Voix de soie. Peau de soie. Quatorze ans, tout comme moi. Elle en paraît onze. Elle a gardé un corps souple et doux, plat comme la main, hypocritement intact, quand la puberté s'acharne sur le mien. Elle me regarde d'un regard qui ne regarde pas vraiment.

– C'est comme avaler de l'eau de mer.

Ses lèvres s'entrouvrent. Des ténèbres et de la brillance, comme les yeux de ses anciens chevaux. Et voilà. Je voudrais me boucher les oreilles, ne pas l'écouter, ne pas la laisser me souiller, pas déjà, pas dès le premier jour, pas la nouvelle moi, celle que je suis devenue le 31 août. Je me pince la cuisse.

– T'as fait des rencontres, toi, pendant tes vacances ?

Il y a du jugement dans sa question. Une condamnation. Déçue par avance. Louise ne se compare plus à moi, non. Elle me connaît assez pour savoir que je n'ai rien fréquenté de génital de près ou de loin. Aucun contact, jamais, avec personne, ni même de moi à moi. Sous la douche, j'utilise le jet d'eau ; aux cabinets, une triple épaisseur de papier toilette.

– Non.

C'est un mensonge, que je conjure d'une nouvelle pince à la cuisse, mais que j'assume en mon âme et conscience. Louise se renverse sur sa chaise, voluptueusement, même si je n'aime pas ce mot. J'en connais une quantité, des mots, mais peu trouvent grâce à mes yeux. Parler abîme tout. C'est

comme raconter un rêve et mes rêves, ils ne se racontent pas. Celui du 31 août moins que les autres ; j'ai même gravé la date, à la pointe du compas, sur le papier peint de ma chambre, entre la garde-robe et la bibliothèque. Pacte secret. Je commençais pourtant à désespérer. Des livres de moins en moins satisfaisants, une vie de plus en plus falsifiée. Dans la torpeur d'une sieste, j'ai cherché une issue loin du laid, hors de ce corps encombrant qui me pèse chaque jour davantage, et qui sue, et qui suinte, et qui saigne.

C'est alors que ça s'est produit.

Une lumière éblouissante sous mes paupières. Une voix dans mon oreille gauche ; terrible, la voix. Ça m'a dit : « Tu Es Choisie » (oui, oui, j'ai entendu les majuscules). Quand je me suis réveillée, mes muscles étaient tétanisés, mes mollets durs comme du plomb et mon oreille gauche sifflait à m'en faire mal. J'ai aussitôt su que rien ne serait plus jamais comme avant, que j'étais amenée à embrasser une destinée hors du commun, que la révolution de mon monde, du monde entier, était imminente.

Et depuis le rêve du 31 août, tout a été exactement comme avant.

Des boutons ont continué à pulluler sur mon menton, le journal télévisé n'a annoncé aucune apocalypse et la rentrée a fini par arriver. J'ai guetté les signes. Je les ai guettés en franchissant le portail ce matin. Je les ai guettés pendant chaque heure, à chaque pause. Je les guette en ce moment même, dans la salle de cours, entre deux flashes de diapos et deux pincements de cuisse. Parce que j'ai été Choisie, avec

la majuscule, je ne sais ni par qui ni pour quoi, mais tout est sur le point de changer; grâce à moi; moi à qui Louise a cessé de se comparer; moi qui n'aurai alors plus besoin de me comparer à elle.

Arrêt de la projection. La prof claque des mains pour nous réveiller.

– Un volontaire pour rouvrir les volets.

Je me lève vite avant que Louise, la préférée de tous les profs, n'ait l'idée de le faire. C'est moi dont ce collègue a besoin. Je me débats contre les espagnolettes rouillées de la fenêtre. Dans quelques secondes, ce sera la sonnerie, la fin des cours. Il va se passer quelque chose. Il doit se passer quelque chose.

Ici.

Je pousse les volets verts. Une ombre jaillit du soleil, me passe au ras de la tête, tourbillonne à travers la salle, arrache des cris à toute la classe, oui, même à Louise, se répand sur les tables, puis repart par la fenêtre comme elle est venue.

La sonnerie éclate. La prof soupire :

– Bon. Un volontaire pour nettoyer les fientes de ce pigeon.

Je contemple la plume blanche qui est tombée à mes pieds. Je souris. Ça y est. C'est le signal. Ma nouvelle vie va enfin commencer.

GUY

C'est quoi ce nom, là, sous le mien ? La liste est écrite à la craie sur le vieux tableau noir... comment on dit déjà ? *À l'ancienne*. Quand j'ai entré au collège, au début du tout début, le tableau était au premier étage. Et quand on a passé en deuxième année, moi et le reste de la classe, le tableau a déménagé au deuxième avec nous. Idem en troisième année. Et re-idem aujourd'hui : le voilà sur le mur du quatrième étage, le der des ders, après un max de marches que je viens de me taper à pied vu que l'ascenseur, eh, c'est pour les profs et pour le principal (et pour le prince). Je sais même pas c'est qui qui nous le dévisse, qui nous le monte et qui nous le revise à chaque fois, ce tableau. Il est toujours là, fidèle au poste, à sa nouvelle place, le lundi de la rentrée.

Et dès le mardi, comme d'hab, y a la liste. Sauf que cette année, le nom sous le mien, là, je vois pas du tout c'est qui.

– Ah, ça y est, on a les paires ?

C'est Ariane qui débarque. Elle a l'air d'avoir tombé du lit.

Du bus aussi. Elle est clairement pas du matin. Ses talons font un boucan pas possible dans le couloir. Normalement c'est interdit par le règlement, des talons comme ça, mais Ariane s'est jamais coltiné un seul avertissement. Moi pareil, jamais un seul, alors que j'en branle pas une en cours. Mais bon, eh, normal : dans la liste, on fait partie des Hauts tous les deux.

N'empêche, c'est quoi ce nom, là, sous le mien ?

Ariane m'éjecte une fausse bise qui touche pas vraiment ma joue, du bout du bout des lèvres, et ça me réchauffe d'abord, et ça me refroidit après. Ariane, ça a été mon premier béguin et mon premier râteau. Elle a apporté son panier de supérette ; j'ai le mien aussi. Je vois bien que ça la réjouit pas des masses d'être de corvée de collecte avec moi, mais bon, eh, les ordres sont les ordres.

«Je suis maudite.»

Ariane vient de lire le tableau. Elle se cache le visage entre les mains, mais pas longtemps, car c'est pas digne d'une Haute. Le nom sous le sien, lui, ouais, je le reconnais. Je lâche un rire que même moi, je le trouve débile.

– T'as la pouilleuse ?

– Je suis beaucoup trop maudite.

C'est un des trucs que je comprends pas trop, Ici. Cette façon que tout le monde a de passer en mode « malédiction », comme si c'était vraiment vrai. Je crois ni en la chance ni en la poisse, moi. Enfin, je crois que j'y crois pas.

– Mais c'est pas possible, que je dis à Ariane. C'est une impaire. Elle peut pas être appariée. Même pas en tant que Basse.

– Cette année, elle peut.

– Pourquoi elle peut ?

– À cause de l'étrangère, dugland. Ça change la donne. On n'est plus le même nombre en classe, l'équilibre est brisé. La pouilleuse cesse d'être une pouilleuse, et c'est moi qui vais me la coltiner toute l'année.

Ah bon, on a une étrangère ? C'est son nom à elle, là, sous le mien ? Je l'ai pas du tout captée hier, ça m'apprendra à pioncer sur la table, mais bon, eh, j'essaie de me dire que ça peut pas être pire que la pouilleuse ou que Christophe. C'était ma paire l'année dernière, Christophe, et je pensais foutrement pas que c'était faisable d'être plus naze que moi en gram et en rédac. Je me suis pris une chiée de bulles sur mes copies et une branlée de baffes à la maison. La liste, ça marche qu'au collègue. Pour mes parents, je suis pas un Haut. Je suis un gros rien du tout.

– Demande au prince, que je dis à Ariane.

– Lui demander quoi ?

– De te mettre avec une autre Basse. Ou un autre Bas. Tu peux p'têt échanger.

Ariane me retourne un de ces regards. Elle m'arrive à peine au menton, là, malgré ses talons de starlette, et je me sens minus quand même.

– Sérieux, dugland, t'as toujours pas saisi ? C'est pas le prince qui écrit la liste.

– C'est qui alors ?

Ariane est... comment on dit, déjà ? *Consternée*, voilà. Je fais souvent cet effet-là.

– Comment tu peux, toi, être un Haut? Ça me dépasse.

Je rigole, même si au-dedans j'ai pas très envie. Ça dépasse tout le monde. La liste, c'est pas une question de qui a la cote chez les gonzesses ni de qui a la plus grosse chez les garçons. Je sais plus trop quand que ça a commencé. Un hiver? Un printemps? En tout cas, c'était à notre première année. Les noms de notre classe écrits à la craie, deux par deux, un nom en haut, une barre, un nom en bas, comme des fractions avec des lettres à la place des chiffres. Notre classe a coupé comme une poire ce jour-là. Les paires changent chaque année, mais une chose a jamais changé: les Hauts sont toujours restés des Hauts et les Bas sont toujours restés des Bas. Y a que notre classe qu'en a une, de liste. Y a aussi que notre classe qu'en a un, de prince. J'ai toujours cru que c'était lui, le coup des noms au tableau, surtout que le sien y est jamais.

Si c'est pas lui, alors qui? Qui m'a apparié à l'étrangère?

Ça va bientôt sonner, on doit pas zapper la collecte. Les autres commencent à rappliquer et à défiler devant le tableau. Les Hauts, les Bas. Tout le monde veut savoir avec qui il est apparié pour l'année. Y en a qui sourient, y en a qui grimacent. La liste, c'est la liste. Moi et Ariane, on fait le pied de grue devant la classe avec nos paniers. On laisse entrer les Hauts. Ariane leur fait des bises, des vraies de vraies, d'un bruit à la fois sec et mouillé qui me résonne bizarrement dans le bide. Je tente de toper des mains de presque-potes.

Le prince arrive. Il répond pas à mon «salut», mais bon, il

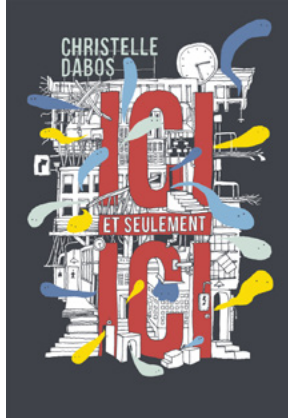
répond pas à celui des autres non plus. Tout le monde évite de le regarder en face; c'est interdit. Il se pose sur sa chaise habituelle. Au milieu de la salle de classe. Seul. Pas de paire pour le prince.

Puis c'est le tour des Bas. Avec Ariane, on tend les paniers. On récolte du fric et des clopes (les lights comptent pas, la beuh compte double). Je leur louche tous dessus, aux Bas. Je cherche l'étrangère; je la trouve pas. Je fais genre de rien devant les autres, mais ça me fout les boules, cette nana que je connais pas et qui me connaît pas non plus. En plus, j'en ai jamais été apparié à une, moi, de nana. C'est pas que je me fais déjà des films ou quoi; les Basses, je les envisage même pas, question de principe. Mais je me suis tenté le coup avec toutes les Hautes de ma classe. Pas une seule qu'a dit oui. Perdre la face, c'est ce qui peut arriver de pire. Du coup, je m'évite les vents, je fais genre que c'est moi qu'est plus intéressé, et tant pis si c'est la honte de quitter le collège à la fin de l'année sans avoir roulé une pelle, ça reste moins la honte que se prendre que des râteaux.

La collecte est quasi bouclée. Le panier d'Ariane est plein; elle sait mieux y faire que moi. La pouilleuse – pardon, l'ex-pouilleuse – s'est failli chialer de joie en voyant son nom sous le sien au tableau, ce qu'elle a pas fait, ouf, parce que chialer devant les autres, non, ça, c'est un coup à se prendre des coups, bref, elle a pas chialé, mais elle a payé sa part pour la toute première fois et elle a payé même plus que prévu, en donnant du merci-merci-merci à Ariane qui s'est retenue de la baffer, vu que maintenant, eh, elle a payé et on baffe

Ici et seulement ici

Christelle Dabos



Par-dessous la peinture, le plâtre et le ciment, à l'intérieur des murs, au fond de l'invisible, je perçois quelque chose que j'arrive pas encore à nommer, quelque chose de foutrement féroce qui habite le bâtiment tout entier et qui me rentre dans les os. Qui fera bientôt partie de moi.

Ici ne ressemble à nulle part.

Ici n'obéit qu'à ses propres règles.

Ici, il y a des Bas, des Hauts, des pairs et des impairs.

Et quoi qu'il arrive, tout le monde passe par Ici.

Après *La Passe-Miroir*, Christelle Dabos révèle une nouvelle facette de son talent dans un roman choral vertigineux, addictif et puissant.

Cette édition électronique du livre
 Ici et seulement ici
de Christelle Dabos
a été réalisée le 14 mars 2023
par Melissa Luciani et Françoise Pham
pour le compte des [éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-07-518789-3 – Numéro d'édition : 552394).

Code sodis : U50582 – ISBN : 978-2-07-518792-3
Numéro d'édition : 552397

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.